

« GESTA BÁRBARA », GÉNÉRATIONS DE POÈTES EN RUPTURE

« *Gesta Bárbara* » est le nom du mouvement littéraire bolivien qui a marqué de son empreinte plus d'une génération d'écrivains et écrivaines à partir de sa création en 1918 à Potosí.

Le nom « *Gesta Bárbara* » peut être lié au plus grand poète moderniste de la Bolivie, Ricardo Jaimes Freyre, et à son œuvre poétique *Castalia bárbara*, publiée en 1899, non seulement parce que Jaimes Freyre était fort admiré de cette nouvelle génération, mais aussi parce que les nouveaux contenus de cette « fontaine barbare » sont restés, pour ces jeunes poètes, comme le symbole de sa propre rupture.

Evoquer ici la poésie de Jaimes Freyre, est évocation de symboles dans la transposition de leurs lieux de représentation. Les figures des barbares chez « *Castalia Bárbara* », sont les dieux de la mythologie nordique, vaincus par le christianisme naissant.

[...]. Ya en la selva sagrada no se oyen las viejas salmodias,
ni la voz amorosa de Freya cantando a lo lejos ;
agonizan los dioses que pueblan la selva sagrada,
y en la lengua de Orga se extinguen los divinos versos
Solo, erguido a la sombra de un árbol,
hay un dios silencioso que tiene los brazos abiertos.

Cette transposition des lieux de la représentation me semble capitale pour aborder la mise en question, voire la négation, des lieux historiques de la représentation dans la posture de « *Gesta Bárbara* ».

La figure du barbare en Bolivie, à partir de l'opposition *civilisation et barbarie*, fondement identitaire de l'Amérique latine, notamment dans seconde moitié du XIX siècle ; parcourt les discours historiques et socio-politiques sous forme de problème majeur de la société bolivienne. Si, tel qu'on l'a désigné, le *barbare* est la figure de l'autre, inapprochable de par son non-langage et sa non-humanité, il se construit à partir d'un locus de pouvoir

qu'en la Bolivie de la fin du XIXe siècle et du début du XXe fut l'oligarchie créole-métisse en opposition à l'Indien.

Cette question irrigue une vaste production littéraire, car les enjeux historiques, marqués par une mise en question de l'identité nationale, se trouvaient, et se trouvent toujours, confrontés au passé colonial et à sa catégorie fondamentale de l'altérité : l'Indien. Or, cette étude se veut une approche du sujet en tant que confrontation entre la figure du barbare dans la conjoncture historique et la posture de rupture culturelle du groupe « Gesta Bárbara ».

Pour une approche de la figure politique du « barbare » de la République bolivienne de l'époque, il est important de présenter certains faits.

Le dernier quart du XIXe siècle consolide en Bolivie l'économie de l'exportation de l'argent, ce qui renforce les secteurs oligarques et ouvre la voie de l'expropriation de terres communales des Indiens dont la contribution tributaire soutenait, jusque là, une grande partie du maigre budget national¹. Cette expropriation de terres communales débute en 1866 et provoque une série de soulèvements indigènes, dont la violence, combattue par la violence de l'Etat, éveille l'image coloniale de « l'indien sauvage ».

Ces années sont marquées en Bolivie par la guerre fédéral (1898-1899), guerre civile entre libéraux et conservateurs qui changea l'axe politique, économique de Sucre-Potosí à La Paz-Oruro. Du Sud au Nord de la Bolivie. Cette guerre, gagnée par les libéraux, se caractérise par la participation d'une armée indienne, aymara, plus précisément, qui prit parti pour les forces libérales.

Zárate Willca « le redoutable », Comandant général des forces aymaras, stratège énergique qui vainquit l'armée conservatrice, et qui, juste après la victoire fut trahi par les libéraux. Zárate Wilca, est l'un de nombreux indiens rebelles de l'histoire de la Bolivie, dans la conjoncture d'une violence inouïe de l'Etat oligarchique bolivien contre cette masse opprimée, dont la narrative du pouvoir à peint l'inanité et la dangerosité à l'aide du positivisme et du social-darwinisme européens.

Ces premières années du XXe siècle, dans une période de crise identitaire continentale, agitée par des vents culturels des avant-gardes européennes, ont vu

l'émergence de cette première « *Geste barbare* » en 1918. Il y aura une deuxième version à La Paz en 1947.

En pleine crise de l'ère de l'argent, la ville de Potosí fut le foyer de ces jeunes poètes, aux élans novateurs, et qui ne cessaient pas, pour autant, d'exprimer la nostalgie des temps glorieux où la ville arborait la richesse fabuleuse de sa montagne, *el Cerro rico*.

Dans cette étude, je parlerai de deux écrivains du mouvement « *Gesta Bárbara* » ; certainement les plus éminents : Carlos Medinaceli, né à Sucre en 1898 et Gamaliel Churata, né à Puno, Pérou, en 1897.

Carlos Medinaceli, le plus grand critique littéraire de la Bolivie, fut l'un des fondateurs en 1918. J'évoquerais, principalement son œuvre de 1938, *Estudios críticos*, qui réunit des textes journalistiques écrits à partir de 1924. Et, à l'intérieur de cette œuvre, l'axe principal de sa pensée critique, et à mes yeux, de son œuvre littéraire : l'idée du *pseudomorphisme* bolivien.

A ese anhelo de claridad responde la preocupación por los problemas nacionales, rasgo saliente de la juventud boliviana actual. En este alborear del espíritu nacional, supuesto necesario para que nazca y se vigorice el sentido de responsabilidad, se encuentra la razón de por qué, ahora, nos preocupamos tan agudamente del « problema del indio » [...].

Principiamos a comprender que el indio, aunque no sea más que por su mera existencia –como simple masa ahistórica–, significa un poderoso factor imprescindible, de influencia que no cabe desconocer. De la forma cómo encaremos el problema del indio, éste resultará elemento útil o pesada carga.²

Il met en contexte « le problème de l'Indien » dans un moment de réflexion, d'introspection historique, qui nous renvoie à des réflexions propres à la « *Generación del 98* » en Espagne, dans le contexte de sa propre crise identitaire. Il n'est pas sans intérêt de remarquer la fluide communication qui existe entre « *Gesta Bárbara* » et des écrivains comme Miguel de Unamuno, par exemple, dont on trouve des écrits dans la revue du mouvement, nommée aussi « *Gesta Bárbara* ».

Dans le chapitre « La question de l'indianisme » Medinaceli expose sa pensée du *pseudomorphisme* :

Para los que vivimos en Bolivia, para los que desde pequeños, viajando por campos y pueblos, hemos tenido que enfrentarnos ante la realidad de la vida nacional, la primera exigencia que se nos impone, a cada momento, es apartar los ojos de la Europa exótica que desorienta nuestra conducta y volver a la realidad boliviana que es la fundamental, decisiva vida indígena. [...] es tiempo ya de arrancar deducciones de nuestra historia. Si ahondamos en ella, forzosamente tendremos que llegar a ver que, desde la Colonia para acá, nuestra existencia ha sido en la forma hispánica, pero en la esencia india.

De ello ha provenido el desequilibrio de nuestra existencia pseudomorfótica. Queremos vivir a la europea, pero sentimos como indios. En todos los aspectos de nuestra existencia se refleja esta desarmonía : lo mismo en política que en literatura, en lo social como en lo doméstico. Así, en política, hemos adoptado « las formas » de gobierno europeas, pero esas formas, al llevarse a la práctica, han cobrado la modalidad indígena, más concretamente, pseudomorfóticamente chola.³

Nom et adjectif, le mot *cholo*, évoque en Bolivie, grosso modo, le métis.

Le *pseudomorphisme* bolivien, est directement inspiré d'un livre qui a trouvé, aussi en Amérique latine, un grand écho dans les années 20 et 30. *Le Déclin de l'occident* de l'allemand Spengler, publié entre 1918 et 1922. Sur ces théories de la décadence des *faustiens*, c'est à dire des occidentaux, d'après Spengler, nombre d'essayistes latino-américains ont bâti des constructions nationalistes, régionalistes et américanistes, dans les premières décennies du XXe siècle.

La conception organiciste de la *pseudomorphose*, selon Spengler, explique l'hétérogénéité radicale des cultures, et comment une vieille civilisation peut empêcher une jeune culture de respirer librement. La succession des cultures, ainsi qu'une rupture entre elles, deviendraient une nécessité.

Medinaceli pensait que la culture bolivienne était *pseudomorphique*, c'est à dire, de formes étrangères et mensongères par rapport à son âme autochtone. Sa quête du nouveau corps social intègre le composant indien, mais quel indien ?

[...]. Son los « nuevos indios », con la ventaja sobre los clásicos, sobre el « indio antiguo » de su plasticidad espiritual para beneficiarse de los instrumentos técnicos de la civilización universal.

La thèse du « Nouvel Indien », du péruvien Uriel Garcia publié en 1930, à laquelle adhéré aussi Churata, resémantise l'« indien » en tant qu'« entité morale », avec des contenus métis. Pour Medinaceli, la quête de la force rénovatrice devrait s'orienter plutôt vers le paysage, vers une terre barbare capable de former des hommes de pareille force spirituelle.

Cette grande préoccupation de Medinaceli a été développée non seulement dans ses essais de critique littéraire, mais aussi dans son roman le plus connu : *La Chaskañawi*, publié en 1947. La protagoniste, Claudina, la belle *chola*, symbole de la force tellurique, séduit Adolfo, le citadin occidentalisé, qui exprime ainsi ses contradictions :

«Por eso hay un cósmico divorcio entre mi alma -que es de otra parte- y el paisaje que me rodea, que yo no puedo sentir, y menos vivir de acuerdo a él».⁴

La pensée de Medinaceli, dans son ensemble, aboutit à la revendication du métis conscient de son indianité, ce nouveau corps social capable d'exprimer l'esprit de « l'indien éternel », c'est-à-dire, la barbarie énergétique et authentique que le colonisateur aurait meurtrie.

Ce nationalisme anticolonialiste est tout ensemble quête du barbare vaincu et négation de sa capacité sociale d'intégrer la nouvelle nation. Le barbare vaincu est une force morte, le métis et le créole doivent s'emparer de l'esprit de l'indien afin de se légitimer comme d'authentiques sujets historiques de la nation.

Ces idées, développées dans le livre mentionné *Estudios críticos* et dans *La reivindicación de la cultura americana*, ont donné des pages et de pages qui relèvent de la lecture la plus exhaustive de la littérature bolivienne, de la diffusion de penseurs Indigénistes latino-américains et de la défense de précurseurs boliviens de cette pensée, comme Franz Tamayo, par exemple, par opposition à Alcides Arguedas, considéré par Medinaceli comme un indigéniste européisé.

L'anticolonialisme et l'anti-impérialisme de la culture latino-américaine coïncident avec l'émergence des nouveaux courants de pensée qui, en Bolivie, et surtout sous la plume de Carlos Medinaceli, donneront forme à une certaine idée de la nation bolivienne et à une expression authentique de son âme à travers l'Indigénisme, l'Indianisme, l'Andinisme et l'Américanisme. Tous ces *ismes* ne s'excluent pas les uns aux autres. Il s'agit plutôt d'une

convergence extraordinairement fluide entre les anticolonialismes, depuis le Mexique jusqu'à l'Argentine, avec un dialogue préférentiel entre les indigénismes péruvien et bolivien. Ces ruptures diverses, qui ont eu lieu en Amérique latine dans les années 20 et 30 ont conduit, pour une grande partie de cas, vers les expressions d'Avant-garde.

Tel fut le cas d'un autre créateur de « Gesta Bárbara », Gamaliel Churata, l'un de pseudonymes d'Arturo Peralta, le péruvien qui vécut et produisit pendant plus de 30 ans en Bolivie. Arrivé à Potosí à 19 ans, il y menait une vie de bohème avec d'autres poètes. Le mouvement fut créé et Gamaliel Churata en devint l'un des grands animateurs. A cette époque, il s'appelait Juan Cajal, parce qu'il travaillait comme « *cajista* », c'est à dire, typographe⁵ à Potosí. Sous ce pseudonyme, il a signé ses écrits dans la revue « Gesta Bárbara », publiée entre 1918 et 1926.

Dans cette publication on peut lire la volonté de création d'un mouvement de rénovation culturelle, reconnue comme la « Generación del 18 »⁶. A l'occasion du Centenaire de la fondation de la République en 1925, on peut lire dans la couverture :

La juventud de los bárbaros de esta fidelísima Villa que no es solamente el viejo arcón de las leyendas y milagros, sino CANAAN, pródiga y austera, donde los brazos de veinte mil mineros infatigables arrancan el sol de « bajo la tierra », al rendir su homenaje ardoroso y sincero a la Patria, vislumbra que, andando los años del nuevo siglo, habrá un despertar de energías y voluntades que, borrando el pasado de desagrazos, muestre a América toda la maravilla de su suelo y la pujanza de sus hombres.⁷

Cette publication de Potosí, active de 1918 à 1926, a été irriguée par des plumes de renom national et international telles celles Miguel de Unamuno ou des écrivains de Puno, animés certainement par le poète Alejandro Peralta, frère de Gamaliel Churata, qui fut nommé par Medinaceli comme « le poète du Titikaka ».

Gamaliel Churata retourna en 1926 à sa ville natale de Puno, où, avec le groupe « Orkopata », il publia la revue *Boletín Titikaka*⁸, de claire tendance indigéniste et qui fut aussi le pont andin avec les publications de l'Avant-garde latino-américaine. Cette revue fut, d'après de récentes études, le « laboratoire de l'avant-garde péruvienne ».

Puis, il retourna en Bolivie en 1932, année dramatique du début de la Guerre du Chaco (1932-1935) contre le Paraguay. Guerre dont la seule vertu, disait le penseur René Zavaleta,

fut de « nationaliser la conscience des Boliviens » dans « la démocratie obligée des tranchées » –ajoute Silvia Rivera. Véritable inflexion historique, source d'une narrative nationaliste, non seulement littéraire, qui connut l'émergence de nouveaux sujets historiques.

Installé à La Paz, Gamaliel Churata, initia une féconde production journalistique dans les meilleures publications culturelles boliviennes, notamment *Revista de Bolivia*, la revue culturelle qui a diffusé, assez largement, la très isolée production avant-gardiste bolivienne.

Dans ces écrits, on peut lire le Gamaliel Churata avant-gardiste, vigoureux porte parole de la *Philosophie sauvage*, une vision qui mélange nativisme et futurisme.

Todavía podríamos buscar otras formas u otras pruebas a la paradoja con el proceso de los mitos y el examen de algunas piezas tiawanakotas o nazcas, de la impropriamente llamada alfarería obscena. Lo que el alfarero indígena quiso representar en el hombre que posee sexualmente al Puma, no fue el vicio nefando, para el que su imaginación carecía de refinamiento y decadencia, pues luego elevó el producto intelectual de este hecho a mito o tótem de su pueblo o familia. El Hombre-Puma o el Hombre-Kuntur, indicarían más bien que el terrígena se adueñó de la fiereza del mayor felino de las montañas, o de la altivez del ave vulturina, de su audacia y fulminante poderío, y que, adueñándose de tales dimensiones ajenas a su naturaleza objetiva, pudo sacar de ellas, características propias, inconfundibles.⁹

Cette totémisation des mythes fondateurs à la quête du nouveau sujet national sont récupérés par d'autres voix avant-gardistes.

Le « Manifeste Anthropophage » (1928) du brésilien Oswald de Andrade, leader de l'avant-garde de son pays, présente son projet esthétique à partir d'une libération décolonisatrice dans le projet esthétique d'inversement discursif de la violence de l'histoire. L'image de l'indien brésilien dévorant l'évêque Pero Fernandez Sardinha deviendrait fait fondateur de l'histoire du Brésil.

[...]. Tupy, or not tupy, that is the question.

[...]. Sólo me interesa lo que no es mío. Ley del hombre. Ley del antropófago.

[...]. Pregunté a un hombre qué era el Derecho. El me respondió que era la garantía del ejercicio de la posibilidad. Ese hombre era Galli Mathias. Me lo comí. [...]. Pero no fueron los cruzados quienes vinieron. Fueron fugitivos de una civilización que estamos comiendo, porque somos fuertes y vengativos como el Jabutí.

Oswald de Andrade

En Piratininga¹⁰. Año 374 de la Deglución del Obispo Sardinha

Anti-occidental, anticolonialiste, ce texte qui, d'après Jorge Schwartz, « privilégie les dimensions révolutionnaires et utopiques »¹¹, marque une ligne inspiratrice de création textuelle en Amérique Latine. L'Anthropophagie avant-gardiste est ainsi expliquée par Jorge Schwartz :

[...]. Se trata de un acto religioso que no tiene nada que ver con la gula. El indio incorporaría así los atributos del enemigo, eliminando las diferencias.¹²

La totémisation des mythes, l'anthropophagie, la possession sexuelle, chez Churata, en tant qu'actes d'intégration d'attributs de l'autre, le barbare qui assimile le civilisé, supposent une posture subversive envers la culture. La « nouvelle sensibilité » tellement évoquée par l'avant-garde, n'était-ce pas l'appel au bondissement de postures ? un renversement de la relation « barbare » – « civilisé », colonisé – colonisateur. Parallèlement à l'utopie de *Pindorama*, du Brésil d'avant la colonisation, avec le même composant primitiviste, on peut évoquer l'utopie Andiniste. Churata écrivait :

“Al diálogo entre las tendencias que asignan prioridad al ancestro europeo, exclusivo hispano o latino, para América, se ha opuesto recientemente una tendencia indígena de que ha nacido la denominación de *Indoamérica*. No puedo confutar ahora dónde se bautiza así al continente; pero para la beligerancia estética Indoamérica nació en Puno. Haya de la Torre ha establecido la oposición triple de estos nombres: Hispanoamérica es la conquista, Latinoamérica la independencia, Indoamérica la autonomía. [...].

El movimiento liberador, intelectualmente, para nosotros, tiene que partir de un repudio de la Metrópoli, de todo el españolismo o chulismo ibérico, con una radical y poderosa actitud aborígen, salvaje, cruda y ruda, dionisiaca, actitud que en sí envuelve un mensaje de salud y de temperatura varonil.¹³

Si l'on met de côté l'androcentrisme, propre au langage dominant de l'époque, la posture libératrice se construit à partir de l'anticolonialisme basé, pour les cas choisis par

cette étude, sur le primitivisme. En tous les cas, il s'agit d'une position subversive de l'écrivain, de transposition de la relation dominatrice coloniale. Mais il n'est pas sans intérêt de noter que des écrivains, ont puisé les sources de Spengler pour rebondir sur le supposé "déclin de l'occident", et prôner une idée nouvelle de nation américaniste:

De cette convergence entre ces auteurs qui ont donné du côté bolivien, dans les écrits de « *Gesta Barbara* », une volonté de rénovation culturelle, le débat de la sémantisation et la résemantisation de l'Indien nous mène à la question de la voix. Ni le mouvement « *Gesta barbara* », en Bolivie, ni le mouvement « *Orkopatas* » du Pérou, n'ont exprimé la voix de l'Indien. C'est toujours la voix d'autrui celle qui parcourt les espaces de l'Indigénisme, de l'Andinisme des années 20 et 30. Or, la figure du barbare, en tant qu'altérité de par son non-langage, reste la figure paradoxale transposé subversivement sur les espaces libérateurs avec un langage qui se voulait nouveau, comme le « nouvel indien », autrement dit, comme le métis.

Le bref panorama historique que j'ai évoqué, concernant le début du XXe siècle en Bolivie, marqué du sang de Zárate Willka, « le redoutable », me sert à ouvrir une nouvelle question sur ces figures paradoxales de la barbarie. L'anéantissement de l'armée de Zárate Willka signifiait pour l'armée libérale, créole, métisse, et peut être indienne, une véritable nécessité face au danger de l'indien rebelle contre la race blanche, d'après les écrits de la voix dominante qui se construisait sur des catégories coloniales, donc civilisés, donc blanches. De l'autre côté, les revendications de l'armée de Zárate Willca, écrites en espagnol par des voix intermédiaires –les secrétaires blancs et métis de Zarate-, parlaient aussi d'une nation. Dans un moment, d'une nation bolivienne qu'ils voulaient « régénérée » et avec eux comme sujets libérés. Puis, dans un autre moment, d'une nation autre que la nation bolivienne. La nation aymara, dite à travers la voix des combattants redoutables, et non de « bons sauvages »; des rebelles qui ont laissé aussi la trace d'un discours autonomiste et libérateur.

Les figures de la barbarie, chez Medinaceli et Churata, « los bárbaros de Potosí », ont habité ces espaces d'affrontement. Les voix de Medinaceli et Churata sont refus d'un passé dont les formes coloniales fermaient les portes d'un avenir, qui pour eux, commençait en 1918. Les deux écrivains ont connu l'oubli et l'incompréhension de la littérature. Quant à Medinaceli, lui même en tant que critique littéraire, a oublié des voix boliviennes très

intéressantes de l'époque. Mais ils ont peint, tous les deux, de leur plume andiniste, créatrice de fondements identitaires, « *la grandeza salvaje de las montañas* »¹⁴.

- ¹ Silvia Rivera Cusicanqui, « La derrota de Zárata y las reformas liberales », in *Oprimidos pero no vencidos*, La Paz, Yachaywasi, 2003, p. 70.
- ² Carlos Medinaceli, *Escritos literarios*, p. 138.
- ³ Idem, pp. 119-120
- ⁴ Carlos Medinaceli, *La Chaskañawi*, p. 250.
- ⁵ Voir : Valentin Abecia Baldivieso, *Gesta Bárbara*, Potosí, Casa Nacional de Moneda, 2000, p. 110.
- ⁶ *Antología de la revista « Gesta Bárbara »*, Potosí, Gratec, 1981, p. 6.
- ⁷ Portada de la revista No. 9, 1925, éditée à l'occasion du Centenaire de la Fondation de la Bolivie, in *Antología de la revista « Gesta Bárbara »*, Potosí, Gratec, 1981, p. 11.
- ⁸ Publiée entre 1926 et 1930.
- ⁹ « Bocetos de una Filosofía Salvaje », in *Revista de Bolivia*, La Paz, 1^{er} août 1937, N° 2, année I s/n°p.
- ¹⁰ Nom, en langue guayanaise, du lieu où surgit Sao Paulo en 1554 (voir *Las vanguardias latinoamericanas*, op. cit., note 67, p. 180).
- ¹¹ Extrait et traduit de « Manifiesto antropofágico », in *Las vanguardias latinoamericanas*, op. cit., p. 172.
- ¹² Idem, p. 173.
- ¹³ Carlos Medinaceli, *Escritos literarios*, op. cit. pp. 133-134.
- ¹⁴ Phrase de Carlos Medinaceli citée par Aurora Valda de Viaña, *Antología de la Revista « Gesta Bárbara »*, op. cit. p. 9.

BIBLIOGRAPHIE

Abecia Baldivieso, Valentín, *Gesta Bárbara* : antes que el tiempo acabe, Potosí, Casa Nacional de Moneda, 2000, 218 p.

Medinaceli, Carlos, *Estudios críticos*, 2^e ed. [corrigée et augmentée], La Paz / Cochabamba, Los amigos del libro, 1969, 387 p.

Rivera Cusicanqui, Silvia, *Oprimidos pero no vencidos*, 4^e ed. [avec préface de l'auteure, 2003], La Paz, Yachaywasi, 2003, 209 p.

Schwartz. Jorge, *Las vanguardias latinoamericanas* : textos programáticos y críticos, [1^a ed. Ed, Cátedra, 1991], México, D.F., Fondo de cultura, 2002, 748 p.

Valda Cortez de Viaña, Aurora, (compilatrice), *Antología de la Revista « Gesta Bárbara »* (1918-1926), Potosí, Gratec, 1981, 127 p.